

Nous avons constaté un prodige étonnant. Cette classe, en prenant en mains le pouvoir politique, avait bien conscience de le prendre seul. C'est d'ailleurs là le sens de la dictature du prolétariat. Cette conception n'est possible que si une classe sait qu'elle prend à elle seule le pouvoir politique et si elle ne trompe personne, ni elle ni les autres, par de vaines paroles sur un soi-disant pouvoir national, fondé sur le suffrage universel et consacré par tout le peuple. Les amateurs de cette littérature, vous ne l'ignorez pas, ne sont pas rares, mais ils ne se trouvent pas dans le prolétariat, car les prolétaires ont appris par expérience ce qu'elle vaut. Ils ont inscrit dans la Constitution de la République qu'il s'agit de la dictature du prolétariat. Ils savaient qu'ils prenaient le pouvoir seuls, dans des circonstances exceptionnellement difficiles. Ils l'ont réalisé comme on réalise toute dictature, c'est-à-dire avec le maximum de fermeté et d'intransigeance. Et en même temps ils ont subi pendant ces trois ans de domination politique plus de malheurs, de privations, de disettes, d'empirement de leur situation économique qu'aucune autre classe au cours de l'histoire. On comprend qu'après une tension aussi surhumaine, nous soyons obligés de constater aujourd'hui une fatigue et un épuisement particuliers de cette classe.

Comment a-t-il pu se faire que dans un pays où le prolétariat est si peu nombreux eu comparaison du reste de la population, dans un pays retardataire séparé artificiellement et par la force des pays possédant un prolétariat plus nombreux, conscient, plus discipliné et plus organisé, comment a-t-il pu se faire que dans un tel pays, contre la résistance et l'offensive de la bourgeoisie universelle, une seule classe ait pu réaliser sa dictature ? Comment cela a-t-il pu durer trois ans et demi ? C'est que cette classe a trouvé un soutien dans le pays même parmi la classe paysanne.

J'ai dit, et chacun de vous a pu l'observer sur ses plus proches camarades d'usine, de dépôt et d'atelier, jamais la disgrâce de cette classe n'a été aussi grande et aussi aiguë qu'à l'époque de la dictature. Jamais le pays n'a atteint un tel degré de fatigue et d'usure qu'aujourd'hui. Qu'est-ce donc qui a donné à cette classe la force morale nécessaire pour supporter ces souffrances ? La chose est claire, il faut qu'elle ait trouvé quelque part l'énergie morale de

surmonter ses privations matérielles. La force morale, le soutien moral, comme vous le savez, sont choses indéterminées par lesquelles on peut attendre à peu près tout ce qu'on veut. Pour éviter le danger d'introduire sous cette dénomination de force morale tout élément vague ou imaginaire, je me demande s'il n'y aurait pas moyen de définir exactement ce qui a fourni au prolétariat la force morale de supporter les privations matérielles inouïes liées à sa domination politique. A mon avis, si on pose la question de cette façon on y trouvera une réponse précise. Demandez-vous si la République Soviétiste aurait pu supporter pendant trois ans et demi ce qu'elle a supporté et se défendre victorieusement contre les gardes-blancs soutenus par les capitalistes de toutes les parties du monde, si elle avait eu à côté d'elle des pays retardataires, au lieu d'avoir des pays avancés ? Il suffit de poser la question pour y répondre sans hésitation.

Pendant trois ans, les plus riches puissances du monde nous ont fait la guerre. Les forces militaires dont disposaient contre nous Koltchak, Youdenitch, Denikine et Wrangel, vous le savez fort bien puisque chacun de vous a participé à cette guerre, dépassaient de bien des fois, infiniment et sans nul doute, nos propres forces. Vous savez aussi que la puissance de tous ces Etats est encore aujourd'hui incomparablement supérieure à la nôtre. Comment a-t-il donc pu arriver que ces ennemis se soient proposés de vaincre le Pouvoir des Soviets et ne l'aient pas vaincu ? Comment expliquer cela ? Nous avons une réponse précise. Cela a pu se faire parce que le prolétariat de tous les pays capitalistes était pour nous. Même dans les cas où il se trouvait sous l'influence des mencheviks et des socialistes révolutionnaires — en Occident ils portent d'autres noms — il n'en a pas moins refusé de soutenir nos ennemis. Finalement, les chefs étant obligés de faire des concessions aux masses, le ouvrier ont fait échouer cette guerre.

Ce n'est plus nous qui avons triomphé, puisque nos forces militaires sont infimes, mais la victoire est venue de ce que les puissances n'ont pas pu mettre en jeu contre nous toutes leurs forces armées. Les ouvriers des pays avancés déterminent à un tel point la marche de la guerre qu'il est impossible de la faire contre leur volonté, et finalement ce sont eux qui l'ont

fait échouer par leur résistance passive ou semi-passive. Ce fait indiscutable répond exactement à la question : où le prolétariat russe a-t-il puisé la force morale nécessaire trois ans et demi pour vaincre ? La force morale de l'ouvrier russe a été de connaître, de sentir, de toucher le secours et l'aide qui lui étaient apportés dans la lutte par le prolétariat de tous les pays avancés d'Occident.

Dans quel sens se poursuit là-bas le développement du mouvement ouvrier, les scissions des partis socialistes anglais, français, italien et d'autres pays vainqueurs ou vaincus, de divers degrés de civilisation et de développement économique, nous le montrent clairement. Dans tous les pays, le gros événement de cette année a été la constitution, sur les ruines des partis socialistes et social-démocratiques — mencheviks ou s.-r. en russe, — de partis communistes soutenus par tous les éléments avancés de la classe ouvrière. Il ne fait aucun doute que si au lieu de pays avancés, nous avions eu contre nous des pays retardataires ne possédant pas un aussi puissant prolétariat, nous n'aurions pas tenu trois ans, ni même trois mois. Notre prolétariat aurait-il pu avoir la force morale nécessaire, s'il ne s'était appuyé sur la sympathie des ouvriers des pays avancés, qui nous ont soutenus, malgré les calomnies répandues à des millions d'exemplaires par les impérialistes, malgré les efforts des leaders ouvriers mencheviks et s.-r. pour désorganiser la campagne ouvrière en notre faveur ? Grâce à ce soutien notre prolétariat, faible numériquement, épuisé par ses souffrances et ses privations, a triomphé, parce qu'il était fort de sa force morale.

Telle est donc la première force.

LA FORCE PAYSANNE

La seconde force, c'est ce qu'il y a entre le développement du capital et le prolétariat. C'est la petite bourgeoisie, les petits producteurs, résultant en Russie de l'énorme prépondérance de la population paysanne. D'une façon générale, ce sont les petits patrons et la petite culture. Pour les neuf dixièmes ces éléments sont tels et ne peuvent pas être autres. Dans la lutte aiguë du capital et du travail, ils ne prennent point part. Les conditions économiques et politiques, loin de les rapprocher, les désunissent, les séparent l'un de l'autre, les transforment en des millions de petits produc-

teurs isolés. Ces faits, vous les connaissez tous. Les communes agricoles, les associations de culture en commun n'y changeront rien avant une longue suite d'années.

Cette force, grâce à l'énergie révolutionnaire et à l'audace de la dictature du prolétariat, s'est débarrassée avec une rapidité foudroyante de ses ennemis de droite, de la classe des grands propriétaires dont elle a anéanti la domination. Mais plus cette Révolution s'est vivement accomplie, plus elle s'est mise vivement à organiser sa propre exploitation du sol devenu national, plus catégoriquement elle s'est débarrassée aussi d'une petite minorité de bourgeoisie campagnarde, et plus vite elle s'est changée elle-même en petits patrons. Les campagnes russes se sont nivelées. La proportion des grands cultivateurs et des paysans sans culture a diminué, celle des cultivateurs moyens a augmenté. Nos campagnes sont devenues petites bourgeoises. C'est là une classe indépendante, qui après la suppression et l'expulsion des grands propriétaires et des capitalistes demeure la seule classe capable de s'opposer au prolétariat. Et c'est pourquoi il est absurde d'écrire sur nos placards que le règne des ouvriers et des paysans n'aura pas de fin.

Vous savez ce qui caractérise cette force au point de vue politique. C'est une force d'oscillation. Nous l'avons vu pendant notre Révolution à tous les bouts du pays, en Russie d'une façon, en Sibérie d'une autre, en Ukraine d'une troisième, mais partout le résultat a été le même : c'est une force d'oscillation. Elle a été longtemps menée par les s.-r. et les mencheviks, grâce à Kerensky, ensuite au moment de Koltchak, à Samara sous l'Assemblée Constituante, puis sous le Ministère du menchevik Maevsky. Cette force hésitait entre la direction du prolétariat et celle de la bourgeoisie. Pourquoi donc cette force qui compose l'énorme majorité ne s'est-elle jamais conduite elle-même ? C'est que les conditions économiques de son existence sont telles qu'elle est impuissante à s'unir et à se grouper elle-même. La chose est claire pour tous ceux qui ne se laissent pas tromper par des vaines paroles sur le suffrage universel, la Constituante et autres boniments du même genre qui ont servi à tourner la tête au peuple pendant des siècles dans tous les pays, et chez nous pendant bien des mois de la part des s.-r. et des mencheviks, qui d'ailleurs y ont chaque fois